

LES MIGRATIONS DES FORGERONS DJOROK CHEZ LES MASSA DU CAMEROUN

Jean PAHAI
Département de Géographie
Université de Yaoundé

Les Djorok constituent chez les Massa du Cameroun, une entité clanique particulière dont les traditions orales relatent l'originalité et les apports essentiels à l'édification de la "civilisation massa". Ils appartiennent probablement à un fond de peuplement forgeron, originaire du Moyen Chari, et dont font partie les populations kargu, kwang (kvunga) ou budugur du Tchad. Le terme djorok est employé surtout sur la rive gauche (camerounaise) du Logone. Il y est le plus souvent associé à la forge (Tchafta), à la muraille (gulmunda) et aux Wina, vocable par lequel les Massa, Walya notamment, désignent les habitants des cantons de Guisey et de Djongdong (Wina proprement dits), mais aussi les Toupouri que les plus avertis préfèrent appeler Tongoyna.

Les Wina de la tradition orale (ou Paléo-Wina), qui peuplaient le territoire actuel massa jusqu'à hauteur du pays bayga, représentent pourtant des entités qui n'ont plus rien à voir avec le groupe actuel de même nom. Il faudrait plutôt

les rapprocher des Djorok originels dont certains lignages sont considérés comme Muzuk (Gandjam, Zomgoy). Cette confusion qui en fait tantôt des Tongoyna, tantôt des pseudo-Mulwi dénote sans doute des origines multiples et complexes dont l'écheveau est bien difficile à démêler.

Avant d'aborder plus en profondeur le problème des origines djorok, nous pouvons identifier, sur le terrain, plusieurs groupes qui se réclament de la même strate de peuplement. Ils se répartissent entre les villages de Dabay, Gandjam, Geme, Kartua, Buktang, Bugudum, Nulda, Loko (Hotoy). Hors de l'aire de peuplement massa, *stricto sensu*, d'autres lignages revendiquent la même origine : Holom et Bodmoy chez les Musey.

En territoire tchadien, ceux qui assument la même identité, sous le même vocable, sont peu nombreux à Tura ou à Dunu. Mais Mulfuday au sud du lac de Fianga représente leur plus grand centre de regroupement. Ils portent ici le nom de la localité : Mulfuday ou Molvuday. On y dénombrerait cinq groupes lignagers : Hayna, Fotona, Sardina, Hlemda, Kaska.

Ce groupe disparate, aux origines diverses, et numériquement peu important, a cependant joué un rôle de premier plan dans le rayonnement de la "civilisation massa". Il a apporté avec lui la forge et les rites initiatiques du Labana qui se sont imposés à plusieurs groupes ethniques et ont servi de ciment unificateur à tous les Massa.

1. LES DJOROK ET LEURS ORIGINES

A. Les traditions orales

Les traditions djorok mêlent bien souvent le flux principal de migration et les contre-courants intermédiaires assez confus. Des nombreuses traditions d'origine, la plus communément relatée est celle de la fuite devant les razzias des cavaliers baguirmiens (Barma ou Domo Urana) invités par trahison.

La légende raconte que, pour échapper aux pillages des Barma, invités par une veuve (Tere) dont on venait d'assassiner l'unique fils, et qui fondaient sur leur cité-muraille de Huang (Kwang), les Djorok, sous la conduite de Sangatu, effectuèrent un véritable périple les menant à Buktang, Gia, Geme, Dabay, Mulvuday. Par la suite des groupes s'installèrent sur le Danay (Gandjam) et à Nulda (Zomgoy) sur le lac de Guisey. Cette version commune à plusieurs groupes (Kargu) retrace l'histoire très mouvementée des pays du Chari et du Logone aux siècles derniers. Les événements vont se précipiter avec l'avènement de l'Empire islamisé du Baguirmi.

Le thème de la trahison de la veuve Tere est bien codifié. Et surtout il rend compte du recours fréquent à l'arbitrage des Baguirmiens pour régler les conflits qui survenaient à l'intérieur des Gulmun ou entre cités-murailles voisines. Les groupes des vaincus, pour se venger, faisaient alors appel aux Barma dont la cavalerie effectuait des raids sanglants (branga) sur les cités et

harcelaient sans cesse les populations hors muraille (pêcheurs).

Le toponyme Gulmum, assez répandu en pays massa et muzuk et souvent associé aux Lakna (sols halomorphes anthropiques), confirme que la muraille était le mode d'habitation le plus répandu et le plus sûr. Des buttes anthropiques existent un peu partout (à Dabay Ngaki, Hlagam, Kalak, Maldi, Bosgoy) qui témoignent de l'ancienneté du peuplement. Elles sont les vestiges probables d'une civilisation paléo-massa, peut-être partiellement djorok. Des groupes actuellement épars semblent avoir côtoyé les Djorok : Venge, Memnge, Wahla, Munaha... C'est parmi eux que se recrutent habituellement les chefs religieux exerçant le sacerdoce de la terre (Bum nagata) et de biefs de pêche (Bum Golonga).

B. Les origines probables

Appartenant à un fonds de peuplement métallurgiste, les Djorok constituent donc un ensemble hétéroclite de groupes humains provenant sans doute des petits royaumes pré-baguirmiens païens du Nord du Bar Ergig, points de départ et de redistribution de plusieurs groupes forgerons. Ils seraient la dernière grande vague migratoire de ces peuples de la forge, chassés de cette région, peu après la création et la suprématie de l'Empire islamique du Baguirmi, dont les armées multipliaient les raids dévastateurs pour conquérir les contrées méridionales et s'approvisionner en bétail et en esclaves. Les

groupes qui refusaient de se soumettre émigraient plus au Sud sur le Chari, le Ba-Illi puis le Logone.

Dans cet ensemble, les Djorok sont assez composites ; l'appellation même est un terme qui s'applique à plusieurs entités claniques venues d'horizons divers mais homogénéisés dans la muraille et par le travail du fer. Cela explique la confusion qui est faite sur leurs origines. Ils y sont considérés, tantôt comme des Toupouri (à Dabay ou Danay Ganjam), tantôt comme des Muzuk (Zomgoy de Nulda).

L'exogamie scrupuleusement respectée à l'intérieur du groupe et la communauté sacrificielle sans ancêtre commun sont la manifestation d'une volonté unioniste, du désir de se compter pour se positionner par rapport aux Massa Gumay et Walya prolifiques¹.

La dispersion du groupe et ses fuites devant les coups de boutoir du Baguirmi se sont déroulées en plusieurs étapes et à différentes époques. Comme le pouvoir musulman installé à Massenya rejette catégoriquement la suprématie des hommes du fer, donc la forge, les fondeurs-forgerons sont castés, c'est-à-dire intégrés au groupe Haddad. Ceux qui refusent cette intégration doivent abandonner la forge sous peine d'être

¹Chez les Massa, une longue et franche amitié et une communauté villageoise (Farana), prédisposent habituellement à l'exogamie. Ayant souvent combattu ensemble, on devient frères de sang, cousins lignagers, unis dans les parties de pêche et de chasse, le Labana et le Guruna (cure de lait). S'échanger des femmes dans ce contexte serait incestueux (Yawi).

chassés du Baguirmi. Les Djorok appartiennent donc à cette dernière strate qui s'est regroupée chez les Kwang (Huang) avant d'être harcelée par les troupes de Massenya. Ils traversent alors le Logone d'est en ouest.

Sur leurs nouveaux sites des bords du Logone, du Gerlew, du Danay ou du lac de Guisey, ils se heurtent aux Paléo-Massa (et/ou Paléo-Wina) vivant hors muraille comme les Gia, les Venge, les Bere ou les Murang, groupes hétéroclites vivant de pêche et de chasse. Mais les pêcheurs Gonyo ou Gurvoy représentent pour les Djorok un danger moindre que les Massa en formation.

En effet, progressivement se met en place une nouvelle civilisation, une véritable révolution socio-culturelle basée sur une "trilogie" économique : agriculture-élevage-pêche, et qui rejette violemment la muraille et le fer. L'habitat s'éparpille en "grappes" de maisons autonomes (Zina), dispersées en "nébuleuse" sous un parc végétal anthropique où domine *Acacia albida*. Le nouvel ordre massa qui marginalise la forge, transforme l'agro-système et les paysages. Les Djorok sont bousculés, combattus, leur nombre réduit. Ils seront "massaïsés" mais conservent paradoxalement une influence considérable dans cette civilisation basée sur la vache.

2. L'ORIGINALITE DJOROK

A. La forge et la muraille

Les Massa actuels disent volontiers qu'à leur arrivée, leurs ancêtres ont trouvé, sur place, des

hommes qui vivaient dans des cités-murailles (Gulmunna) établies au bord des mares, des cours et plans d'eau. Ils ont dû alors les combattre, les déloger et détruire les gulmun. Parmi ces populations emmurillées, ils citent les Djorok. Ceux-ci apprennent à leurs dépens que l'histoire est un éternel recommencement, parsemée de conflits et de fuites (contre-coups migratoires). Ils abandonnent la muraille et progressivement la forge. Dans cette nouvelle civilisation en pleine mutation socio-économique, la vache supplante le fer. C'est en définitive, le rejet de "l'aristocratie" du fer, du pouvoir occulte et du prestige politico-religieux dont jouissaient les Djorok.

Mais, en l'absence d'un pouvoir politique central, ceux-ci ne sont pas exterminés. Ayant abandonné la muraille et délaissé quelque peu la forge, ils sont progressivement assimilés et intégrés à la nouvelle société laïque massa. Cette intégration est d'autant plus facile que la société d'accueil, hégémoniste, est segmentaire. Le pouvoir est émietté dans l'espace. Chaque enclos (Zina) est un petit gulmun dont le chef (Bum Zina) est un maillon essentiel de l'organisation du Farana, groupe de parenté (djafna) et de cohabitation lié au bétail¹.

La nouvelle civilisation basée sur le bétail (Farayna = richesse) connaîtra une pénurie du fer.

¹Farana est un terme complexe. Il est à la fois le lieu de rassemblement du troupeau villageois, le troupeau lui-même en gardiennage, l'unité de gestion du bétail, mais aussi l'unité de combat qui se manifeste lors des guruna, des parties de pêche ou de chasse.

Sans abandonner complètement le travail de la forge, les Djorok iront le chercher à l'extérieur du pays massa : chez les Muzey ou à Mulfuday. Seuls subsisteront quelques individus forgerons. Et les Massa se garderont bien d'apprendre à réduire et à forger le métal. Tout non Djorok qui apprend la forge meurt peu après ou devient stérile ! On craint deux Fulla (génies du mal) liés à la métallurgie du fer : Ful Gidivang qui s'attaque au nez et Ful Tchafta qui tue. Le fer influence la vie quotidienne chez les Massa. Tout objet en fer ne peut être volé. Une quenouille de fer plantée sur un arbre fruitier, ou accrochée à un épouvantail dans un champ d'arachides protège contre les vols. Les rites funéraires empruntent beaucoup à la civilisation des gens du fer¹.

Les forgerons sont craints, considérés comme des sorciers parfois maléfiques, même s'ils ne sont pas castés. Et ce groupe disloqué, dépersonnalisé et assimilé s'imposera par les rites initiatiques du Labana qu'il propage dans toute la région. Il en tire encore fierté et honorabilité.

B. Labana

C'est l'initiation qui rythme la vie des Massa. Le rituel se déroule en brousse, de nuit. Après de multiples brimades, les néophytes, crâne rasé, sont

¹On n'enterre jamais un mort avec du fer, sauf s'il est mort au combat, tué par une lance. On l'enterre alors accroupi, une petite lance à la main droite. Tout homme qui meurt sans descendance est enterré avec un morceau de charbon de bois planté dans l'anus.

répartis en cercles autour de grands tambours, allongés face contre terre, protégés par des parrains armés d'une longue perche, d'un bâton et quelquefois de lances. La cérémonie est animée par les roulements des tambours joués sur un rythme hallucinant. Les chefs d'initiation apparaissent alors, masqués de fibres et de pailles tressées, couverts d'épineux. Ils piétinent les néophytes et les menacent de torches enflammées. Les parrains doivent les défendre. Un couteau est ensuite posé symboliquement sur la gorge de chaque initié. L'occasion était propice pour égorger réellement certains éléments indésirables de la société ou certains représentants de clans dont on voulait contrôler les effectifs. On précipitait les corps, mis dans des sacs, au fond des termitières.

A la fin de la cérémonie, les initiés (Dogoni) retournent dans leur Farana. Ils sont installés dans la brousse dont l'accès est formellement interdit aux femmes et aux non-initiés (sous peine de mort). Ils sont encadrés par des rigana qui leur enseignent une nouvelle langue à la morphologie et au vocabulaire sommaires. Ils sont considérés comme des nouveaux-nés, donc d'abord allaités par la Déesse-mère Makay. Leur emploi du temps est une suite de danses rythmiques (saysayna), de repas quasi-orgiaques et d'espiègleries. Enduits d'ocre et armés de fouets-lassos qu'ils claquent bruyamment, ils effectuent souvent des expéditions punitives contre les femmes et surtout les non-initiés (Zirang) pour qui ils n'ont pas la moindre considération. Ils réapprennent pourtant progressivement la langue massa, et les gestes quotidiens de l'éthique sociale, abandonnent leurs

fouets. Au bout de quelques mois, ils sont complètement intégrés au tissu social. Ils sont devenus des Payna, des hommes enfin. Leur nom s'agrémenté d'un suffixe¹ qui doit être utilisé par les femmes et les non-initiés quand ils les interpellent.

Labana a été introduit puis propagé par les Djorok qui en furent pendant longtemps les grands maîtres. Mais à quel groupe djorok revient l'initiative ? A Dabay, à Gandjam, à Vele ou à Nulda, ils en sont toujours les maîtres incontestés, déléguant parfois leurs prérogatives à d'autres groupes, comme à Muri. Si les Zomgoy installés entre les Wina et les Walya semblent jouer un rôle prééminent dans sa propagation jusqu'en pays toupouri, les Djorok Dabay apparaissent comme ses initiateurs. Ils l'auraient adopté des populations sara (Ndo) au siècle dernier.

Les rites commencent dès la fin des récoltes (novembre-décembre) et s'achèvent aux premières pluies. Les grandes sessions ont un cycle décennal. Mais il en existe d'intermédiaires, à intervalles irréguliers. Le Laba tient une telle place dans l'éducation du jeune Massa que les non-initiés, quel que soit leur âge, sont considérés comme des enfants, équivalents des femmes et dont la réflexion n'est jamais mûre, ni le jugement sage. Par contre, une fois initié, le jeune homme est considéré comme adulte. Tout dans ses actes le prédispose à l'âge mûr.

¹Il existe plusieurs : be, dandi, kassam, kérew, saatu, sala, tongoy, yala... Djona devient Djonyala ; Siana, Siamakassam.

En somme, les Djorok constituent une originalité bien paradoxale dans la civilisation massa. Marginalisés et combattus au départ, chassés de leurs gulmunna et empêchés d'exercer leur métier de forgeron, ils ont su s'imposer par le fer devenu rare, mais surtout par le Laba, élément fondamental de la culture magico-religieuse de cette société qui s'affiche laïque.

Fonctionnant comme une société secrète par le travail du fer, le groupe djorok est respectueusement craint. Le refus de la forge a fait monter le coût des outils métalliques de première nécessité. Devant le récupérer dans d'anciennes tombes ou le chercher loin (à Mulfuday), les Djorok troquent chèrement le fer contre du bétail, richesse ultime des Massa. De cette manière ils occupent une place importante dans l'économie agro-pastorale de la région.

Par le Laba, ils sont au cœur du plus grand culte massa, donc du système d'éducation et de pensée. Massaïsés, acculturés et dépossédés d'un pouvoir politique sans grande signification dans une société acéphale, segmentaire, les Djorok ont su prendre leur revanche sur les Massa en dominant la vie spirituelle et culturelle ! Ils ont adopté la vache sans complètement abandonner la forge. Il a fallu attendre l'époque coloniale pour qu'ils perdent leur prestige.